

# Liliane DASLE

**Les idées émises dans ce manuscrit n'engagent que l'auteur et ne sauraient en aucun cas engager la responsabilité du Comité pour l'histoire de La Poste ou de La Poste, ni refléter leur position.**



Avant de commencer ce récit, je voudrais rendre hommage à des collègues qui ont marqué ma vie active :

- à Madame Thomassin, CT, 86 ans, une vie de dévouement qui m'a encouragée à mes débuts ;
- à Madame Joumard, CION, sa sœur, disparue en 1999 qui, un an avant sa retraite, a remplacé le receveur de Neuves-Maisons au pied levé et ce jusqu'à son départ de La Poste ;
- à Madame Thivet Lucienne, agent, ancienne auxiliaire, aimée des usagers, mon amie depuis mon arrivée à la Poste, décédée en 1996 ;
- à Madame Denis Josette, AAP, en retraite, qui portait parfois mes télégrammes en voiture quand elle me voyait lasse ;
- à Madame Pornion ?? Thérèse, agent hors pair qui m'a appris « la caisse » de sa façon bourrue, mais à mon départ, tous les ans, m'envoyait des chocolats. Elle est décédée, en fonction, à 54 ans ;
- à Madame Rettel Paulette qui m'a poussée à passer mon concours d'agent, une femme de caractère, dévouée à la Poste et qui lutte actuellement contre la maladie ;
- à Madame Magnier Irène ma coéquipière à la poste de Neuves-Maisons qui n'a jamais rompu le dialogue - toujours en activité ;
- à Mesdames les receveuses : Serrier ; Schwab, Bernard, Vautrin, Messieurs les receveurs : Lelévrier, Herriot, Inspecteurs : Tual qui m'ont témoigné beaucoup de mansuétude et de confiance...

A tout le bureau de Neuves-Maisons où je suis toujours bien accueillie.



J'ai poussé mon premier cri, un matin d'avril de l'année 1937. Dehors, il faisait encore froid et l'on entendait les pas des mineurs qui se rendaient à la mine de fer. Les voix gutturales des polonais se mêlaient à l'accent chantant des italiens. Mon père était réveillé et servait, dans la grande salle de cantine, le café aux ouvriers.

J'avais déjà trois sœurs et un frère. Ma mère me serra dans ses bras, ce qu'elle ne pourrait plus faire souvent lorsqu'elle serait rétablie. Le travail l'attendait, 150 pensionnaires mineurs de fer, à nourrir midi et soir. Les bonnes à surveiller. Son activité était concentrée dans l'immense cuisine qui jouxtait la grande salle à manger.

Mes deux sœurs aînées aidaient mes parents.

L'autre sœur était handicapée et restait avec mon frère et moi dans l'appartement. Il se composait de 3 chambres, une petite cuisine.

Au sol, de ciment gris, s'étaient des peaux de chèvres, pour nous réchauffer les pieds. Elles avaient une odeur particulière. Une petite bonne nous surveillait.

J'ai donc grandi seule, dans mon landau ou entre quatre caisses de limonade vides en guise de parc.

Mes parents étaient durs à la tâche, pris du matin au soir. Ils étaient italiens, de Toscane et Vénétie et avaient fui la misère et le fascisme.

Ils venaient d'acheter une voiture, un luxe à cette époque. Alors que ma mère marcha pieds nus jusqu'à l'âge de 11 ans, âge où elle fut placée comme bonne chez un pharmacien.

1940. La guerre fut déclarée. Les pensionnaires repartirent dans leur pays. Les enfants étant français, mes parents purent rester en France.

En 1943, l'immense cuisine fut réquisitionnée par les Allemands. Ma mère et une de mes sœurs durent travailler sous leurs ordres. Mon père ayant eu des mots avec le directeur de la mine, allemand, fut envoyé au STO. Des prisonniers russes prirent la place des pensionnaires dans le dortoir adjacent à la cantine, entouré de barbelés et gardé par des soldats. Ils travaillaient au fond de la mine.

A l'école, nous chantions « Maréchal, nous voilà ».

Monsieur le maire, propriétaire d'une fabrique de charcuterie nous offrait, aux fêtes, un goûter à l'école maternelle. Je ressens encore de l'humiliation que j'avais de me frotter le ventre devant l'énorme personnage vautré dans un fauteuil, en chantant « Au repas de M. le maire, on se régale, on se régale... », sur l'air du *Pont d'Avignon*.

Nous ne mourrions pas de faim, il y avait le jardin, le lait des chèvres, les poules, les lapins, domaine de mon grand-père maternel. Nous allions glaner au moment des moissons. Mes sœurs faisaient des kilomètres à vélo pour échanger des cigarettes contre un peu de beurre. Le pain noir était partagé entre tous.

Mon grand-père cachait le sien dans sa table de nuit. Personne n'y touchait ! Mon père nous écrivait sur de drôles de lettres où des phrases étaient interrompues par des bandes de papier.

Ma mère sortait d'une grande malle les robes usagées de mes sœurs et nous taillaient nos vêtements. A l'école maternelle, les enfants devaient former un pauvre petit troupeau pas très reluisant. Alors, la maîtresse, mettait au premier rang, les plus agréables. Parmi elles, la fille du boucher était aussi grasse et rose qu'un petit cochon.

Ses tabliers à carreaux pastel détonnaient au milieu de nos blouses noires et nos galoches à clous. Le mauvais pain nous donnait la gale.

L'école primaire fut pour moi une révélation. Je revois mon premier livre de lecture avec des dessins colorés de jaune. Je trouvais ça, magique ! Pouvoir traduire la parole par des lettres. Et tous ces mots qui donnaient des histoires. Chez nous, je déchiffrais tout, sur la boîte de sel, les étiquettes des bouteilles. J'empruntais les livres, magazines de mes sœurs aînées.

Les soldats armés montaient la garde nuit et jour.

Avions-nous peur de ces soldats bottés et armés qui arpentaient le tour du dortoir ? Je ne les aimais pas. J'avais vu un pauvre prisonnier qui avait perdu la raison crier « Mama,



Mama » dans la cour, en courant, et se faire donner des coups de crosse par un soldat. Non, je ne les aimais pas ces militaires.

Pour mes 6 ans, ma mère m'emmena chez *La Gaustéta*, une vieille fille qui tenait un bazar. Pour moi, c'était la caverne d'Ali Baba, des jouets en bois, en carton, voisinaient avec des boîtes à musique. Il y avait une belle poupée avec des yeux en verre. Mais ça, c'était trop cher !

Je voulus une broche : un petit coq en émail bleu, blanc, rouge. Arrivée chez nous, je l'épinglai à ma robe. J'allai voir la sentinelle et lui montrai fièrement mon coq. Le soldat fit un geste de dégoût. Je me redressai fièrement et lui criait : « Cheisse » Il fit mine de vouloir m'attraper. Je m'enfuis de toutes mes petites jambes et me cachai sous l'escalier qui menait au grenier. On m'y retrouva transie.

J'avais 6 ans et j'avais appris ce qu'était la peur. A cela, s'ajouta, à la fin de la guerre, la nuit les vols des avions au-dessus de l'usine métallurgique toute proche. Parfois, on entendait la DCA.

Ce bruit de gros bourdon malfaisant me faisait me serrer fort contre ma jeune sœur. Elle était née en 1938. Nous étions neuf à la maison.

1944. La guerre tirait à sa fin. Les prisonniers russes furent emmenés par camion, vers une destination inconnue. Ils nous donnaient leurs pauvres trésors : des cendriers sculptés dans du métal, des tableaux peints sur contreplaqué représentant de farouches soldats mongols sur leurs petits chevaux. Ces hommes sont morts, paraît-il. Pourquoi ? C'était la débâcle.

La fin de la guerre, pour moi, c'est un dimanche matin ensoleillé, mon frère est allé au pain et merveille : c'est du pain blanc, avec une belle mie gonflée et une croûte dorée et craquante, une merveille !

Et puis, il y eut les américains qui nous lancent leur « schwingum » et du ... chocolat !

1945. A 8 ans, j'étais un garçon manqué. Le dortoir vidé des prisonniers russes devint logement pour des mineurs avec leur famille : italiens du sud, russes « blancs » avec femme, enfant et « baba »<sup>(1)</sup>, des polonais et des célibataires qui prirent pension chez nous. Ces familles avaient beaucoup d'enfants et je les emmenais à l'école. A 4 kilomètres environ de chez nous.

Je les emmenais, les faisant chanter sur la longue route bordée de forêts. En été, nous coupions à travers bois, cueillant du muguet, des primevères pour la maîtresse. En hiver, nous faisons la course pour casser les premiers, les flaques d'eau, gelées.

A l'école, l'institutrice nous prêtait des livres dorés sur tranche. Quand elle ouvrait l'armoire bibliothèque une odeur de vieux papier vous prenait aux narines. J'adorais cette odeur et ces beaux livres. « Les petites filles modèles », « la famille fenouillard », les Jules Verne me ravissaient.

Nous avions des institutrices très dévouées. Presque tous enfants d'immigrés, nous ne maîtrisions pas le français. « La Padèle » était une poêle, « La Capote » : un capuchon. Elles nous donnaient le goût d'apprendre.

Distribuant des cartes postales comme bon point (celle, représentant la mer Méditerranée, est restée dans mes objets-souvenir). Nous avions droit à la « croix d'honneur » si la semaine avait été très bonne. La gagnante achetait un beau ruban et

(1) Grand-mère

l'épinglait à son tablier toute la semaine. Je n'avais jamais de beau ruban mais j'avais la croix.

Les institutrices étaient supervisées par une directrice admirable. Elle mettait un point d'honneur à ce que tous ces enfants sortent de son école, avec le certificat d'études et c'était le cas.

Pendant les vacances scolaires, ma mère nous achetait des sandales en toile, un short et commençait : la liberté. Avec le groupe nous sillonnions les chemins de la forêt, mangeant des « que(u)nieulles » acides, des poirettes blettes, des mûres. Nous jouions au bord du ruisseau « La Noue », roulant dans l'herbe tendre. Nous attrapions des grillions avec une longue paille et faisons des funérailles grandioses et fleuries à un oiseau mort. Nous baptisons nos poupées de chiffon et leur tricotions des pulls.

La religion et surtout, Monsieur l'abbé, nous torturaient. Il nous attendait à la sortie de l'école pour être sûr que nous irions au « cathé ». A 7 h 30, en hiver, dans le noir nous partions à 3 filles, à travers bois, le jeudi, pour le « cathé ». Mais c'était moins effrayant que les feux de l'enfer dont il nous parlait d'une voix tonnante quand nous n'étions pas sages.

Pour Pâques, ma mère nous habillait de neuf, pour aller à la messe. Elle nous fabriquait des chapeaux avec des roses en satin sur le côté et des sacs à main en tissu. Nous étions très fières, ma sœur et moi. Pourtant, sur les photos, nous avons l'air « godiches ». C'était notre tenue du dimanche, jusqu'à l'automne. Mon frère avait droit à un costume qui devenait vite trop court.

Mais, ma mère portait toujours sa vieille robe noire ouverte devant par un tissu à pois : elle avait grossi, après la guerre. Son chignon bien serré, elle vaquait, infatigable, à ses occupations.

Parfois, elle chantait des airs italiens, nostalgiques et je l'écoutais, assise, sous la longue table bordée de bancs. Mes sœurs, dans notre lavoir, faisait la lessive en chantant des chansons françaises : « Mon bel amant de Saint Jean », « Brin d'amour ».

Je reprenais en chœur avec elles mais elles me faisaient partir en m'aspergeant d'eau glacée. Mon frère, prenait un malin plaisir à détruire les dînettes que nous faisons avec le groupe. C'était Attila ! Pour se faire pardonner il me prêtait ses « Buffalo Bill ». Buffalo était mon héros. Mon frère collectionnait les timbres et faute de colle, fabriquait une mixture faite de farine et d'eau qui gâchait ses beaux timbres.

Le Dimanche après-midi, nous allions au cinéma, ma sœur et moi. C'était la grande époque des comédies musicales américaines et du technicolor. La séance de l'après-midi était celle des enfants et quand les lumières autour de l'écran s'éteignaient, on entendait un ho ! général et la magie commençait. Ginger Rogers, Esther Williams, Rita Hayworth... Qu'elles étaient belles ! Nous étions loin du chignon et de la triste robe noire de notre chère maman.

En 1949, j'avais 12 ans quand mes parents durent quitter la cantine après avoir touché quelques dommages de guerre. Mon frère était en apprentissage à la mine, mes deux grandes sœurs étaient mariées.

Les trois dernières filles partirent avec les parents. Ils prenaient en gérance un hôtel restaurant à Nancy. Grand-père était mort de vieillesse. J'ai beaucoup pleuré mes arbres, mon ruisseau, mes amis... mon berceau.

De cette période, il m'est resté un goût prononcé pour les promenades en forêt, la nature, une horreur des animaux en cage et aussi de l'injustice.

L'établissement était en face d'une caserne. Une rue bruyante où passaient les tramways avec leur tintement. J'étouffais dans cet immeuble, sans jardin, sans verdure. Je ne connaissais pas la ville jusque là, qu'au cinéma ! L'école fut pour moi, un grand dérivatif. L'institutrice était une vieille demoiselle qui donnait tout son temps à ses élèves. Je fus étonnée que bien que sujette à des moqueries de la part des élèves pour mon langage un peu mélangé, je fus(se) la première dans toutes les matières, tout au long de l'année. Merci Mme la directrice de mon petit pays ouvrier, minier.



Mon institutrice, à la fin de l'année, me proposa de rentrer au collège. Avec elle, je fis le nécessaire. J'eus une dispense, ayant l'âge limite. Mes parents ne réalisèrent même pas que je continuais mes études pour quatre ans. L'école, eux, ils l'avaient très peu connue.

Tout était nouveau pour moi, au collège, les horaires, l'ambiance. A l'époque, le secondaire n'était pas obligatoire. Il y avait peu de filles d'ouvriers et j'étais, pour les profs, « La petite italienne ». Pourtant, j'étais née en France et ne connaissais qu'elle comme patrie. Je travaillais bien.

A mes 14 ans, ma mère décida de ne plus prendre de serveuse pour servir les repas. Alors, en rentrant du collège, je mettais un tablier blanc et je servais. Papa au comptoir, maman à la cuisine avec ma sœur plus âgée. A midi, il y avait les petits employés de bureau, du quartier. Le soir, des militaires qui mangeaient « frites, bifteck, salade » pour 175 F anciens. Il était fréquent que je fasse mes devoirs, à 11 heures du soir. Malgré cela, nous n'étions pas riches et je portais les vêtements d'une fille unique de notre rue dont la mère tenait un grand hôtel.

Je passais du climat studieux du collège à celui bruyant du restaurant. J'étais bien fatiguée. J'aimais apprendre. Heureusement, j'avais une amie, une fille de capitaine, nous faisions le trajet école ensemble, elle était ma confidente.

Nous avions dans notre classe, une fille de chapelier, réputé à Nancy et mon amie ne l'aimait pas. Bien sûr, elle arborait des fourrures, parlait de sport d'hiver et avait un certain dédain pour les études, mais bon...

Mon amie me dit un jour : c'est une Juive, je ne l'aime pas. Je voulus en savoir plus ! Ils ont tué Jésus, me dit-elle ! Je commençais à dresser l'oreille, chaque fois qu'à la radio ou aux actualités, on parlait des Juifs. Je me rendis compte alors, ce que cette guerre avait eu d'inhumain et de monstrueux. Ces milliers de Juifs morts, ces enfants, ces femmes. Cette immense tuerie ne touchait pas mon amie ! Elle n'aimait pas les Juifs, c'est tout. Avec elle, j'apprenais à connaître le racisme. Combien de fois Jésus a-t-il été tué dans cette guerre ?

En 1952, je vis partir des militaires pour l'Indochine. Il y avait des têtes brûlées et de pauvres orphelins qui fuyaient leur vie sans famille. Ils croyaient trouver refuge dans l'armée et trouvaient la mort dans la jungle.

Papa au comptoir, maman aux cuisines avec ma sœur, moi dans la salle. Les militaires, les appelés venaient chez nous comme en famille. Souvent, ils me montraient la photo de leurs fiancées, parlaient de leur région, certains m'aidaient dans mes devoirs, d'autres m'apportaient des livres de la bibliothèque de la caserne. Victor Hugo, Balzac me firent découvrir l'âme humaine. La veille de mon brevet, je voulus commencer *Cyrano de Bergerac*. Je le lus dans la nuit et je pleurais, je pleurais ! Un si grand cœur, un tel amour, est-on bête à ???

Le directeur de la poste de Nancy vint nous faire un exposé sur les carrières offertes dans cette administration, à partir du Brevet. J'aurais bien aimé suivre cette voie, mais je savais que mes parents m'attendaient pour les aider.

Je quittai le collège, contre l'avis de mes professeurs. Ma mère avait déjà 55 ans et mon père 59 ans. Dorénavant, c'est moi qui servais de comptable dans leur commerce. Je ne pouvais les laisser. Ils changèrent de commerce, m'émancipèrent pour le mettre à mon nom. J'étais désormais liée à eux, ne pouvant pas exercer deux activités. J'étouffais dans ce milieu.

A 18 ans, servir des verres de vin rouge, faire la vaisselle de 30 personnes ne m'apportait pas grand-chose. J'étais loin, des grandes tirades de Racine, de Corneille... de *Cyrano* et des grands sentiments. Heureusement, j'avais la lecture et les livres de poche.

Mes parents cédèrent ce commerce à ma sœur aînée. Ils prirent une auberge dans une petite ville industrielle : Neuves-Maisons. Ma sœur cadette partit avec eux, je restai avec ma sœur aînée, mon beau-frère et mes 2 neveux.



Servir les repas, desservir, faire la vaisselle des 50 clients, laver du linge, repasser, resservir, re-vaisselle ... Les jours se suivaient monotones, sans soleil. J'avais acheté un poste à transistor que j'emmenais partout avec moi. J'aimais chanter Brassens, Brel, Aznavour, Piaf. J'aimais aussi les pièces de théâtre du soir, les émissions du masque et la Plume. On peut toujours apprendre quand on veut. Ma seule distraction était le cinéma. Je n'aimais pas le bal à cette époque.

Je voulus voir la mer, j'avais 20 ans. Je n'étais jamais allée en vacances. La carte postale de mon institutrice, avec la mer si bleue, me poursuivait. Avec mes pourboires, patiemment économisés, je réussis à aller à Toulon.

Un petit meublé loué par une dame compatissante du journal *Elle* où j'avais écrit. J'étais émerveillée comme un enfant de dix ans devant cette immensité, si bleue. Le chant des cigales dans les pins me ravissait. Je marchai des heures dans les sentiers du Mont Faron. Je me gavais de soleil.

Il fallut bien revenir et reprendre le collier.

1957. J'allais chez mes parents, le Dimanche, mon jour de repos, et là, je fis la connaissance de celui qui devint mon mari. Il était mineur de fer comme son père, son grand-père et mon frère ! Je quittais ma sœur pour vivre dans un petit logement donné par la mine. Nous eûmes une petite fille. Un trésor. Je sus enfin ce que c'était de manger à table avec son enfant, son mari, de goûter au calme d'une soirée en famille. J'étais heureuse et puis ma mère mourut j'avais 22 ans. Ma mère, si active mais si effacée morte subitement comme pour ne déranger personne, comme d'habitude. Mon père vendit leur commerce qui était à mon nom et je fus libre de tout engagement. Il mourut 7 ans après ma mère. J'avais 30 ans et deux filles.

En 1966, la mine ferma, nous fîmes une marche de 15 km pour aller protester à la préfecture, mais en vain. Avec mon mari, nous partîmes dans le Nord, Valenciennes. Là, il fit un stage dans une mine de charbon. Le paysage était désolé, des femmes marocaines, emmitouflées, promenaient leur bébé, sur le dos. Nous retournâmes en Lorraine.

En 1967, nous partîmes en Auvergne. Une place fut offerte à mon mari dans une mine de tungstène. Ce minerai si dur qui sert aussi à fabriquer les mines des stylos billes. La descente, au fond, menait à des sortes de cheminées qui coupaient la montagne. C'était encore plus dangereux que la mine de fer où mon frère venait d'y laisser ses jambes. Un bloc de minerai était tombé du remblai sur son dos, lui sectionnant la moelle épinière. C'est le lourd tribut du mineur. Mon cousin est mort enseveli sous des tonnes de minerai, le cousin de mon mari a eu une mort aussi tragique. Il ne fallait pas trop y penser, mais à la Ste Barbe, on priait beaucoup pour que l'année ne soit pas trop dure. Et puis Dieu sait, comme tous ces hommes aimaient leur métier.

Nous habitons un petit pays dans la montagne : Montsalvy. Les jours s'écoulaient paisiblement mais le salaire était peu élevé. Je trouvais une place de femme de ménage chez un antiquaire, sa fille travaillait à la poste. Cette femme était énorme et avait tendance à se négliger. Est-ce ma présence qui lui donna goût à la vie ? Nous parlions beaucoup et elle me prêtait beaucoup de livres. Je sus beaucoup de sa vie d'orpheline élevée au rang d'intendante du château de Montsalvy et de sa demoiselle qui avait la maladie de Parkinson. Notre propriétaire avait trois enfants, elle me donna son linge à repasser. Nous avions du mal à joindre les deux bouts. Mon mari partait dans la neige, en moto, déblayant les congères pour rejoindre la mine dans la montagne. Il faisait des heures en plus, les dimanches. Mais nos filles poussaient comme des champignons. Elles profitaient du bon air de cette belle Auvergne. Nous découvrions des petits villages avec leurs solides maisons de pierres et leurs vastes cheminées. L'automne explosait de couleurs dorées et les châtaignes crissaient sous nos pieds. La fermière qui nous vendait : lait, crème, pommes de terre, n'oubliait jamais de joindre un petit bouquet de fleurs de son jardin, en été. Il y eut mai 1968, les nouvelles nous parvenaient à la télévision (noir et blanc), Paris bougeait, la jeunesse criait, les intellectuels se

joignaient aux ouvriers. Les mineurs se mirent aussi en grève. Nous fûmes émus de voir les paysans nous apporter des légumes, du lait pour nous soutenir dans notre grève. Et puis la vie reprit. Le grand homme qui avait sauvé la France à une certaine époque, se terra dans sa demeure.

Nous retournâmes en Lorraine en 1970. Le directeur de l'usine voulut bien reprendre mon mari, ma belle-mère nous trouva un logement dans un coron. Nous étions chez nous. Le coron était en piteux état, WC dans la cour avec un seau d'eau pour chasse, pas de salle d'eau, des carrelages cassés, un plancher pourri au sol, un évier troué...Nous l'avons acheté à l'usine, pour le prix d'une voiture, à l'époque. Tout était à refaire. A présent, il fallait travailler pour l'améliorer.

Mon mari prit le rythme des 3/8 à l'usine : 4 h – 12 h / 12 h – 20 h / 20 h – 4 h. L'usine rythmait la vie de notre cité, la mine étant définitivement fermée. Le minerai de Mauritanie coûtait moins cher. A chaque prise de service, la sirène retentissait. Les hauts-fourneaux haletaient et envoyaient leurs fumées sur les champs et les toits. La ville bourdonnait de vie. Dans le coron, les rangées de logement abritaient toutes des familles de métallurgistes. Les enfants jouaient sur les trottoirs, le linge claquait dans les jardinets.

Il fallait que je travaille pour donner plus de confort à notre foyer. Le salaire de mon mari ne suffisait pas.

Un matin de janvier 1970, ma belle-mère m'annonça que la Poste\* cherchait une porteuse de télégrammes. Il fallait une mobylette. Je savais à peine conduire une mobylette mais qu'importe !

Le receveur me reçut, m'expliqua en quoi consisterait mon travail. Une sonnette serait posée chez moi, à chaque Tg\*\* reçu à la poste, on me sonnerait, je devrai venir le chercher pour le porter au destinataire. Je gagnerai 160 F par mois. Mais, me dit-il, à cela s'ajouteraient les « Exprés », ne pas confondre avec « Express » n'est-ce pas ? qui me seraient payés à la pièce 1,50 F pour la commune, 2,00 F pour les 2 communes avoisinantes.

Si deux « Exprés » étaient à distribuer dans la même rue je ne toucherai qu'une course !

Cela faisait 20 jours que nous étions revenus d'Auvergne et nous commençons à émerger du déménagement. J'acceptais.

Je commençai le 3 janvier 1970.

Ma fille aînée allait à l'école et la petite de 3 ans ½ serait gardée par mon mari et parfois hélas, restait seule. Ce qu'elle me reproche encore aujourd'hui.

Pour les habitants de Neuves-Maisons, La Poste était un lieu très fréquenté.

\* l'époque PTT

\*\* télégramme

C'était une première classe avec onze facteurs. On mettait ses économies à la poste après avoir touché l'enveloppe de la paie\*. Il y avait 6 000 ouvriers à l'usine et 300 ouvrières à la filature.

L'usine envoyait du courrier dans le monde entier, la filature envoyait des paquets par centaines, dans toute la France, en Afrique, en Europe. Les ouvriers étrangers algériens, portugais se pressaient aux guichets les 16 et 30 du mois pour envoyer des mandats télégraphiques, des colis postaux à leurs familles restées au pays. EDF, Impôts, assurances se payaient par mandat-poste.

Les employés étaient, pour ces gens, investis d'un pouvoir mystérieux. Le téléphone était peu répandu dans les foyers, les événements importants étaient signalés par télégrammes. Les pensions, les remboursements de sécu étaient payés par mandats, aux destinataires.



La première fois que j'ai franchi l'arrière du bureau de poste, c'est l'odeur qui m'a interpellée. C'était un vieux bâtiment. Cette odeur d'encre, de vieux papiers, de bois vermoulu m'assaillait lorsque je rentrais dans la grande pièce. Située à l'arrière des guichets, elle servait de salle de tri le matin, de cabine de chargement, financière ; les facteurs s'y tenaient à l'étroit. Dans la matinée et l'après-midi la comptabilité occupait la grande table de tri du matin. Le soir, on tirait les grandes caisses de courrier entre deux tables de tri de facteur.

Ma vie fut rythmée par la sonnerie du télégraphe qui pouvait se déclencher, chez nous, de 8 h du matin à 20 h le soir.

C'est à cette époque que l'on commença à parler de comptes bancaires et que les banques fleurirent à Neuves-Maisons.

Au bout d'un mois de travail, le receveur me proposa 4 h de tri de 16 h à 20 h tous les jours, y compris le samedi. Ce jour-là l'après-midi, seule au bureau, je faisais le départ du courrier pour Nancy, réceptionnais les caissettes des 4 Rattachés et des trois agences postales.

C'était un monde nouveau, pour moi, j'étais assez empruntée, il me semble. J'avais tellement peur de ne pas être à la hauteur mais ces dames étaient très gentilles avec moi. Il y avait 2 sœurs, la cinquantaine, 30 ans de bureau qui s'occupaient du BO et de la comptabilité. Les piliers du bureau ; on les sentait chez elles. Elles me racontaient leurs débuts difficiles, leur façon de travailler, 20 ans en arrière. Les colonnes de chiffres à compter de tête, les talons de mandats inter à coller sur des sommiers, tous ces registres à tenir manuellement. A présent, il y avait des machines à calculer, une « Olympia » avec des compteurs pour décrire et additionner les montants des mandats et autres opérations...

Il y avait une « Nationale » pour émettre les mandats cartes, chèques. Tous les soirs, vers 18 h, elles me donnaient un carton avec des chiffres, à remettre au receveur, dans son bureau. Il fallait que ce carton arrive à l'heure dans ce bureau ; j'avais l'impression d'apporter un document précieux. Plus tard, je sus que c'étaient les entrées et sorties du portefeuille nécessaires à l'élaboration de la feuille de caisse journalière du bureau.

En temps ordinaire, les télégrammes et les exprès me prenaient beaucoup de temps. Bien souvent, je les rédigeais et connaissais leur urgence. Parfois, j'allais à plusieurs adresses pour trouver le destinataire. Il y avait les TG : PC.MP : (à remettre en main propre contre accusé de réception), les « LXM » TG illustrés de mariage, de naissance et même de deuil. Les télégrammes de crue à remettre en mairie contre signature.

Ceux-ci parvenaient toutes les heures quand les eaux montaient. Les mandats télégraphiques étaient fréquents. Il m'est arrivé de porter un télégramme dans les bois, la nuit, une maison isolée ; d'avoir voulu prendre un raccourci et errer des heures dans les prés, les bois ; de casser le talon de mes bottes et me retrouver boitant sur les chemins ; d'être en panne (plusieurs fois) avec ma mobylette et traîner celle-ci, des kilomètres. Les merceries, l'usine, avaient souvent des colis « exprès ». Je partais avec un édifice branlant de paquets à l'arrière de la mobylette. L'hiver était le plus pénible.

Malgré les triples pulls, je gelais sur mon vélo. Quand je rentrais chez nous, je présentais mes doigts gourds à la chaleur de la cuisinière et la douleur me faisait pleurer. J'ai porté les « XP » les « TG » avec les os rompus par la grippe. J'ai fait une chute en mobylette sur le verglas et malgré mon épaule douloureuse, je triais quand même. Quand je pense à tout cela, je m'interroge : est-ce de l'inconscience ou de la conscience professionnelle ? Je n'étais jamais chez nous avant 20 h 30. Je restais plus longtemps pour rattraper le temps perdu à porter un télégramme.

Nous avons commencé l'installation de la salle de bains. Mon beau-frère aidait mon mari tous les dimanches dans ce travail. Je passais mon dimanche après-midi à aspirer la poussière et remettre tout en ordre. En 1972, on me demanda de remplacer au guichet pendant

les vacances d'été. Je mis mes filles en colonie et je travaillais à temps complet. Mon mari m'aidait pour les télégrammes.

Pendant cinq ans, j'ai travaillé sans répit, sans congés (on me les payait). TG. XP, cabine financière, tri, les travaux de la maison, les filles à élever. La petite allait à la maternelle, une tante les gardait le soir.

A La Poste, j'oubliais un peu ma famille, le travail ne manquait pas, les piles de paquets à mettre en sac, dehors par tous les temps ; les jours d'échéances, les mandats payés à taper par bande de 50 sur une bande contrôle et il y en avait ; la « compta » des agences postales à vérifier, à rentrer, les télégrammes à envoyer, à réceptionner, les lettres à trier...

Au Nouvel an, les petites enveloppes de vœux, les « mignonnettes », étaient si nombreuses qu'on m'envoyait relever le courrier dans les boîtes de la commune, avant le passage du facteur.

Etant toujours en mobylette, je ne pouvais mettre que des vêtements très pratiques bien souvent recouverts d'un grand manteau en caoutchouc. Un foulard couvrait ma tête dès les premiers froids. Je détonnais un peu, par rapport aux autres employées qui restaient au bureau pendant leur vacation et avaient des tenues coquettes. La hiérarchie était bien marquée, je devrais dire comme ces dames. Monsieur le receveur, M. l'inspecteur. On ne se tutoyait pas. Elles avaient parfois des propos dédaigneux envers les ouvriers (pourtant toutes filles d'ouvriers puis femmes de cadres) et j'en souffrais. Elles pouvaient être aussi si gentilles quand j'avais un problème.

L'être humain est fait de multiples facettes, il faut savoir accepter cette pluralité.

Mon mari travaillait toujours à l'usine à ébarber des billettes (rails).

Malgré son gilet en amiante, il avait le cou brûlé par les étincelles de chalumeau. Nous ne nous plaignions pas, la « cité » prenait tournure, notre fille aînée travaillait bien, en classe, la cadette était mignonne, j'avais un travail...

Le restaurant, le cinéma, les vacances ? Jamais. Il restait la télé, la lecture et quand je pouvais des promenades en forêt. Les forêts sont si belles en Lorraine.

En 1975, nous avons eu nos premières vacances avec les enfants. Une collègue nous avait trouvé un meublé au Lavandou. Quel bonheur de partir avec mes petites et mon mari au soleil.

Que c'est beau un enfant qui joue au bord de la mer et qui devient brun comme un brugnon. Que c'est exaltant de traverser la France et de voir se matérialiser, à vos yeux ravis, les vignes du Mâconnais, les eaux majestueuses du Rhône, les oliviers de la Provence, les tuiles roses des mas Varois. Que c'est bon de se lever à pas d'heure, de ne pas entendre de sonnerie, de découvrir des villages aux rues tranquilles et pavées, de revêtir des robes légères et de dormir au soleil.

Par contre, une visite à Saint-Tropez m'avait écoeurée. Les yachts orgueilleux, ces boutiques hors de prix, ces restaurants huppés, ce monde futile...

Les larmes me venaient aux yeux. Je revoyais mon mari et ses semblables partir à 4 h du matin dans les matins gris, leur musette dans le dos, vers cette usine noire, hurlante, au son de la sirène. Je regardais avec dégoût ces nababs se vautrer sur leur fauteuil de cuir dans leur yacht immaculé.

J'ai entraîné ma petite famille loin de ce lieu, près de la mer et son immensité. Je ne crois pas que le bonheur est dans le luxe mais améliorer les conditions de travail des hommes peut aussi leur apporter une sorte de bonheur.

En revenant de vacances, j'appris que je ne ferais plus les quatre heures de tri. Il restait les remplacements éventuels. La Direction avait diminué l'enveloppe des auxiliaires. La plus ancienne auxiliaire prenait mes heures. C'était mon amie. Elle l'est restée.

J'avais refusé, peu avant, une place de guichetière à temps complet, à la poste voisine. Mon receveur m'ayant dit qu'on avait besoin de moi. Avoir besoin de moi ! Quel



orgueil de l'avoir cru ! Bien sûr, il me restait le port des TG et des XP ! J'étais écoeurée, vidée, je ne pouvais plus. Je suis tombée malade, la première fois, en cinq ans. Les nerfs, dit le docteur, non. C'était le cœur et le moral, pour moi.

Le jour de la reprise, j'ai annoncé au receveur que j'arrêtais les télégrammes. Alors, plus de remplacements, me dit-il. Tant pis, dis-je. Pour mon départ, celles qui étaient devenues mes collègues au fil des ans me firent cadeau d'un beau vase en opaline. Je suis repartie, dans la nuit de Novembre avec ce vase dans les bras et les larmes qui coulaient. Je disais adieu à La Poste.

Il fallait pourtant que je travaille. Il fallait changer les portes, les fenêtres. J'écrivis au « C.H.U. » tout proche qui venait de s'ouvrir et en attendant .... je trouvai trois ménages à faire chez des institutrices. Cela dura peu de temps. Des collègues me disaient d'essayer de revenir. Je ne voulais plus travailler dans ces conditions. Un matin, on sonna à notre porte. Le receveur de Pont-Saint Vincent me proposait des heures de bureau. Je m'arrangerai pour que vous ayez toujours du travail, me dit-il. C'est mon épouse qui m'a parlé de vous (elle était inspectrice à Neuves-Maisons).

Je laissai mes ménages (au grand regret de certaines) et retournai à la poste. En entrant à l'arrière du bureau, l'odeur familière m'assaillit et je me sentis heureuse.

Adieu les « TG », je ne faisais plus que du Gt, mécano, cabine financière. Quand le travail manquait, j'allais à Messein, Flavigny, d'autres bureaux, grâce au receveur. Mais jamais Neuves-Maisons. Un matin, je reçus une lettre d'embauche du « C.H.U. » J'allai voir le receveur, il me dit, vous aimez ce que vous faites, ici, vous aurez toujours du travail. J'ai choisi La Poste, à Pont Saint-Vincent. Je ne le regrette pas.

En 1976, Antenne 2 fit une émission sur la condition ouvrière aux « dossiers de l'écran ». Mon mari venait d'apprendre qu'il allait être licencié ; on allait supprimer les hauts fourneaux. Le minerais venu de Mauritanie serait transformé à Fos / Mer ou Dunkerque. J'étais écoeurée devant son découragement et sa tristesse. Il n'avait aucun bagage, que ferait-il ? Et les petites à élever.

J'écrivis une longue lettre à *Antenne 2* et on me demanda de me présenter à l'émission, à Paris. J'emmenai ma fille aînée, Véronique qui était au lycée, avec moi. Nous eûmes droit à un grand hôtel : Hôtel Royal Monceau. Avec mon petit sac de sport en plastique rouge je me sentis gênée quand le groom s'avança. Tout ce luxe me gênait. L'émission se passa dans un nuage, pour moi ; je parlai des glaces à l'eau que l'on suçait à Saint-Tropez en regardant les yachts luxueux.

Peu après, sortit la chanson « Les glaces à l'eau », de Michel Jonas.

Quand je revins, les collègues se moquaient un peu de moi mais je sentais qu'elles étaient contentes que je sois allée me présenter. Et puis, j'avais dîné avec Armand Jammot, son épouse et toute l'équipe. Un rêve.

Dans ce bureau, on se tutoyait facilement, l'ambiance était plus conviviale. Notre receveur, plus jeune, buvait le café avec nous et nous parlait CNP-CCP, Bons du trésor. Il nous familiarisait avec tous ces produits. Les usagers étaient avant tout des clients. Nous étions une équipe tout feu, tout flamme. Il y avait plus que des écritures : il y avait des buts à atteindre.

Un matin, de 1976, une collègue assez bourrue me mit sous les yeux un BO qui disait que l'on pouvait passer le Concours d'agent après 35 ans. Tu vas le passer hein, me dit-elle ? Je passai le concours d'agent, sans préparation et fut reçue. Je refusai ma nomination pour Strasbourg Télécom et postulai sur une liste d'attente. Le 16 mars 1977, j'étais nommée dans un bureau satellite de Nancy : Nancy Blandan. Il se trouvait dans la rue où mes parents tenaient leur hôtel-restaurant quand j'avais 16 ans.

Je ne conduisais pas et je pris le bus 4 fois par jour pour aller à mon travail.

L'amplitude des journées étaient 7 h 45 – 19 h 45. Un samedi libre sur quatre.



Partie à 7 h du matin, rentrée à 13 h 30. Repartie à 16 h 30 retour avec le dernier bus de 20 heures. La Poste était devenue mon univers. J'apprenais tous les jours dans ce bureau. Nous étions guichet polyvalent. J'étais souvent au n° 1 qui avait en plus du reste, 5 cabines téléphoniques à gérer. Il y avait des casernes en face de la poste, le soir, les soldats se mettaient en file pour appeler leurs familles en PCV. Il y avait les opérations méticuleuses : paiement de coupons d'emprunt avec leur petit sachet en cellophane pour mettre les coupons. Il ne fallait pas oublier de compulser le registre des emprunts qui donnaient le montant à rembourser et les titres signalés.

Je n'oubliais jamais de mettre de beaux timbres sur les lettres pour l'étranger, c'est la vitrine de la France ??? , mais ??

Les affranchissements avion demandaient beaucoup d'attention pour calculer la taxe avion. Les mandats inter étaient nombreux et le guide officiel était là pour nous aider mais la conversion était de notre ressort. Rien n'était mâché, toute opération demandait un travail de l'esprit.

Les avances sur pension militaire se portaient sur des fiches cartonnées séparées en carrés pour chaque trimestre. Jaunies et abîmées par le temps. Un carnet à souches servait pour payer la légion d'honneur, une somme dérisoire !

Et pourtant, malgré cela j'arrivais à considérer la personne en face de moi comme une cliente. A midi, les petites vendeuses, employées, secrétaires venaient faire des opérations pour leur compte personnel et nous échangeons quelques mots sur le temps, les enfants. Le matin, les habitants du quartier, parfois âgés, venaient déposer ou retirer leurs économies ; ils me parlaient de leurs maux. Les autres agents étaient étonnés de mon attitude commerciale. Je n'obligeais pas les clients à mettre le numéro de CCP (compte chèque postal) du receveur sur leur retrait à vue, je le faisais. Je leur expliquais tous les avantages des CCP, des livrets. J'avais remarqué que, bien souvent, quand j'expliquais le fonctionnement d'un service de la Poste, à un client, ceux qui suivaient et qui attendaient avaient aussi une question à me poser. Quand j'ouvrais un livret, un CCP, un PEL (plan d'épargne logement), c'était une victoire. Et pourtant, je n'étais allée à aucun cours. J'avais un petit carton sur lequel étaient portés les numéros de téléphone des autres bureaux où s'égarèrent les paquets, les taux d'intérêts des différents livrets ; les numéros des imprimés nécessaires pour les réclamations ; visa pour date, mandats périmés, lettres recommandées non parvenues, chargements des mandats, numéros d'imprimés pour les obligations, ouverture des BP (boîtes postales), etc... Bien souvent, mes collègues étaient contentes de me l'emprunter. On ne m'avait pas appris le « BRASMA » (bonjour, regard, attention, sourire, merci, au revoir) et les primes étaient divisées par le nombre d'agents. Parfois, je descendais du bus, un peu lasse, un peu désabusée. Dès que je mettais ma blouse, ouvrais ma sous-caisse, au premier bonjour, tout allait mieux. Mon secret : j'aimais ce que je faisais et j'aime les gens. Si bien que l'on m'avait appelé Madame Soleil.

Ai-je un peu négligé ma famille, mes enfants à cette époque ? Bien sûr ils n'ont manqué de rien, ont toujours trouvé des repas prêts à être réchauffés, du linge repassé mais le reste ? L'attention à leurs petits problèmes, leurs études ? Nous en discutons pendant le lavage de la vaisselle, le soir. Bien souvent, mes filles chantaient avec moi Brassens, Brel, il y avait de la gaieté dans la maison. Mon travail m'a pris une partie de ma vie de famille.

L'ambiance du bureau était bonne avec une majorité de jeunes agents. Nous avions une Releveuse très sévère. A son arrivée, elle enleva de la caisse, un vieux chef de section, à un an de la retraite. Cela le rendait malade. Je trouvais cette mesure un peu forte. Je ne sais pas sur quel critère elle s'était basée pour enlever cet agent de la caisse mais c'était certainement pour affermir sa position de femme-chef.

J'avais fait des fiches de vœux.



Fin 1980, je fus nommée à Ludres, à 7 km de mon domicile au lieu de 14 km. Pas de ligne de bus, je devais faire le trajet en mobylette. C'était un bureau qui sortait de son engourdissement grâce à la zone industrielle implantée sur la commune. De 6 h à 8 h du matin nous courrions pour que les Boîtes postales soient servies à temps. A 8 h pile, c'était la cohue ! Les corbeilles de courrier livrées aux employées, les colis postaux par avion réglés. A 9 h, le calme complet ! Je m'ennuyais dans ce bureau qui ressemblait à une gare de transit où le courrier dominait. A partir de 17 h, le soir, l'animation revenait. Les corbeilles de courrier à envoyer, arrivaient. Une muraille de paquets des laboratoires Fouche, nous attendait sur le quai !

Le receveur était un homme qui voulait tout faire par lui-même ! Porté des virements sur des fiches 1<sup>er</sup>, ouvrir un livret, rembourser des bons du trésor... impossible. Nous avions, à la Compta, une machine Olympia mais lui, servait la feuille comptable de fin de mois, à la main !

Heureusement, il fut remplacé par une receveuse pétulante, ancienne brigadière, pleine de ressources. Elle réussit à faire changer les vieux meubles de bureau pour d'autres plus fonctionnels. J'appris à faire les fins de mois sur la machine, la caisse du bureau, pour la première fois, j'allai à un cours... PEL et je passai le concours de contrôleur.

Ce matin de 1981, il y avait un monde fou, dans l'amphithéâtre où se passait le concours. Devant tous ces jeunes, je me demandais si j'avais eu raison de m'inscrire. Je m'étais inscrite à un cours de préparation. Pas le temps d'envoyer les devoirs. Mais en rentrant du travail, à 10 h du matin, j'étais sur la table de la salle à manger. Je bûchais jusque midi. Le travail m'attendait à 14 h jusque 19 h. Je récitais les chefs-lieux en essuyant la vaisselle. Près du radiateur, les dimanches, je révisais les manuels d'enseignement pratique : mandats, cabine, financier, etc...

Quand, au téléphone, un syndicat m'appela pour m'annoncer le résultat du concours, je crus à un canular : j'étais première pour la Meurthe et Moselle ! Qui dit que le travail ne paie pas ?

En 1982, je fus nommée à Neuves-Maisons en tant que contrôleur. Ma fille aînée était entrée aux Télécom, à Paris, la cadette était au collège. L'usine battait de l'aile, mon mari fut licencié en 1983 et bénéficia d'un plan social.

Une vieille demoiselle régnait sur le bureau et cachait ses sentiments derrière une rigidité forcée. Les deux sœurs de mes débuts étaient retraitées. Ce n'est pas facile de gérer un personnel en majorité hommes (11 facteurs) quand on est femme.

En hiver, elle veillait particulièrement sur la chaudière à charbon. Interdiction d'activer le feu, sans son ordre. Parfois, nous osions braver son interdiction. Il fait froid, dans l'Est ! On la disait mauvaise.

Je n'ai jamais aimé hurler avec les loups et aime me faire mon opinion sur les personnes. Au bout de quelques mois, elle m'enleva du guichet pour travailler au BO Caisse. Il y eut une petite coalition pour créer un conflit entre la receveuse et moi. Notre dispute plut au personnel. Je n'ai pas hésité à leur dire que ce malentendu venait de leur fait. La receveuse le comprit aussi. Tout s'arrangea et je peux dire que la receveuse m'estimait et mes collègues m'aimaient bien.

Le travail ne manquait pas. Nous étions en brigade à la caisse 6 h – 12 h 30 / 12 h 30 – 18 h 45. Un samedi sur deux, nous étions libres. Nous avons la responsabilité de la comptabilité mensuelle. Les « premiers » du mois, nous apportons, sur le bureau de la receveuse les bordereaux « dépenses », « recettes » pliés, avec leurs récapitulatifs, dessus, cartonnés les « CRELO », rangés dans l'ordre des totaux du Bordereau de fin de mois. A ceux-là, s'ajoutaient, bien au carré, la « compta des rattachés » puis des « agences postales ». La receveuse pointait les chiffres, apposait sa signature sur le Bordereau. Le tout partait sous scellés à la comptabilité régionale. La rectitude des chiffres me remplissait d'aise. Ma

collègue et moi dormions mieux ce soir là que la veille. J'apprenais toujours plus. En plus de la comptabilité, de la gestion du numéraire, nous calculions les remises pour les agents sur les bons du trésor, les emprunts, les ouvertures de livrets, etc...

Nous avions des porteurs « d'imprimés sans adresse » qui étaient payés aux nombres de foyers. Ce n'étaient plus des « brigadiers » qui venaient remplacer dans les bureaux, nous avions des « EAR » (équipes d'agents rouleurs) dont notre bureau centralisateur tenait les fiches d'activités. Elles devaient être envoyées à la Direction les 16 et les 1<sup>er</sup>. Tous les jours, sur notre éphéméride nous attendaient des tâches bien particulières. La dématérialisation des titres d'emprunts nous demanda beaucoup de travail. C'était la création des « compte-titres ». En plus de la caisse, à 6 h du matin, nous triions le courrier avec les facteurs pour séparer les « BP ». Les plaisanteries fusaient, les lettres semblaient voler dans les mains expertes. Nous devions aussi préparer les mandats domicile pour les facteurs, les bordereaux, l'argent.

A 8 h, comme par magie, tout le monde était à sa place. C'était l'heure du public. Combien de personnes croyaient que nous venions d'arriver ?

La « caisse » était exiguë, elle était installée dans un couloir, avec la « mécanographe ». Nous avions quand même une fenêtre, mais des jours, ce lieu, nous semblait bien inconmode et étroit.

Mes filles avaient grandi. L'une eut une petite fille, ma joie. L'autre épousa un jeune homme plein de promesses, comme on dit. Nous étions heureux.

Nous eûmes une nouvelle receveuse en 1985. Plus jeune, plus dynamique. Tout de suite, elle nous dit qu'elle nous faisait confiance pour gérer la caisse et serait là, pour les difficultés. Toujours par monts et par vaux, elle se rendait chez les clients pour ouvrir des contrats, elle présidait des associations, créa deux clubs d'investissement. L'Inspecteur du bureau la secondait et servait un peu de conseiller financier. Ma collègue et moi étions un peu ses secrétaires : nous passions les ordres d'achat et de vente d'actions à la CNE puis au SRVM : prenant les rendez-vous, recevant les clients, téléphonant à certains clients désignés par elle pour une relance lors de lancement d'emprunts. Nous avions une clientèle fidèle pour les bons du trésor. C'était une clientèle vieillissante qui s'accrochait à ce mode d'épargne. C'était une victoire si nous arrivions à leur faire accepter une épargne plus rentable. Les remises étaient toujours partagées entre tout le personnel. Ce jour-là, même celles qui osaient dire, je mets mes économies à la banque, touchaient la même somme que nous ! Je n'aimais pas ces agents qui « crachaient dans la soupe ».

La Receveuse réussit à faire transformer le vieux bureau. Nous travaillâmes pendant un an dans des conditions difficiles, à la limite de la sécurité, dans les deux salles de la maison paroissiale. Les facteurs étaient à l'étage. Peu pratique pour transporter les sacs et les paquets ! Pourtant, la bonne humeur était là et le travail se faisait au même rythme.

En 1988, nous étrennâmes le beau bureau neuf. Une caisse spacieuse avec de larges fenêtres. Des alarmes sophistiquées. Une salle de repos. En 1988, l'informatisation pénétra dans les bureaux. Fini la « mécano » avec ses compteurs. Des ordinateurs tout neufs furent installés. Une nouvelle ère s'ouvrait, on indexa le courrier. Nous allâmes en cours à Nancy. Mais rien ne vaut la pratique avec ses aléas qui vous mettent au pied du mur.

Tout allait bien, j'étais correspondante d'un syndicat et notre receveuse était une femme de dialogue. J'étais un peu le porte-parole de mes collègues. Ma collègue et moi avions droit quelquefois au titre de sénateur. Cela me déplaisait.

Mon mari me disait toujours, quand nous serons à la retraite tous les deux, nous partirons sous les cocotiers, loin de la grisaille de Lorraine.

En juillet 1989, je vis passer une circulaire : on cherchait des contrôleurs, sous les cocotiers, en Guyane. La Guyane ! J'avais appris que c'était en Amérique du Sud mais à part ça ! Je revenais de vacances, dans le Roussillon, plein de soleil et étions dans une Lorraine pluvieuse. J'allai voir ma receveuse pour lui annoncer que je voulais poser ma candidature

pour Cayenne RP. J'avais 51 ans, mon mari 55 ans. Elle rit d'abord puis me dit, pourquoi pas ?

En rentrant chez nous, j'annonçai mon projet à mon mari. Il était d'accord, toujours les cocotiers ! Mes filles me posaient plus problème, elles étaient peu enthousiastes. Rien n'était fait n'est-ce pas ? Le receveur de Cayenne me contacta au téléphone, en août, puis le silence. J'avais presque oublié cet accès quand une collègue me prévint en novembre, au téléphone, que ma mutation pour Cayenne RP était arrivée. Le creux au ventre ? Était-ce de l'émotion ou de la peur ? Mon cœur souffrait en regardant ma petite fille de 3 ans ½ qui nous faisait de si gros bisous. Mon mari commençait à s'inquiéter : là-bas, si loin, trouvait-on du camembert, du vin, du pain ? Et puis des bonnes âmes nous parlaient de serpents énormes, de moustiques, de caïmans, d'araignées velues...

C'était presque un défi, il fallait le tenir. Et puis je commençais par m'ennuyer dans mes certitudes, dans ce bureau où j'étais sénateur. J'allais connaître, d'autres lieux, d'autres collègues, plus colorés, prendre l'avion, voir l'Amazonie, les indiens, me remettre en question dans mon travail. La Poste m'offrait tout ça avec mon travail.

Nous partîmes un 3 janvier 1990, les routes étaient gelées. Quitter nos enfants fut pénible, je me disais, nous sommes fous. Mais à quoi peut ressembler la vie sans un brin de folie ?

Une chaleur de plomb, un couvercle de cocotte-minute qui se rabat sur vous, voilà ce qui nous attendaient, à l'arrivée en Cayenne.

Le receveur et un Inspecteur nous emmenèrent boire un verre, place des Palmistes, j'oubliai d'enlever mon châle, l'émotion ! La nuit, la pluie se mit à tomber, des gouttes énormes qui faisaient un bruit assourdissant sur le toit en tôles du logement de passage. Des moustiques nous harcelèrent. Dans notre lit, mon mari et moi nous tenions la main, très fort. Le lendemain, je fis connaissance avec le « bureau » : 140 personnes, tri du courrier arrivé par avion pour toute la Guyane, facteurs, service général, tri départ. La douane était aussi dans le bureau.

A la caisse, le travail ne manquait pas : 16 guichets, dix bureaux à servir. Ma collègue créole me parlait peu mais souvent en créole, avec les « locaux ». Je me sentais désemparée devant cet accueil. Le receveur venait me voir et me disait : c'est dur n'est-ce pas, mais vous verrez, ça va aller. Il faut s'acclimater. Et puis ici, les « métros » ça va, ça vient alors les locaux n'y prêtent pas attention. Je n'avais jamais géré autant d'argent ! Les briques, les bottes, les liasses se mélangeaient dans ma pauvre tête. La chaleur n'arrangeait rien. Quand je sortais de la « Caisse climatisée », je suffoquais de chaleur. De drôles de petites bêtes se promenaient sur la table dès que l'on laissait une parcelle d'aliment. Tout devait être mis dans des bocaux. Le pain était leur cible favorite et ces « Yins-Yins » pénétraient dans la mie et vous brûlaient la bouche à la première bouchée. La nuit, le bruit du ventilateur me réveillait, les moustiques me piquaient, les chiens aboyaient, les coqs chantaient. Dur de s'adapter. Je ne sais si c'est un canular favori mais le receveur m'avait conseillé d'emporter beaucoup de papier-toilette et de lessive. J'en trouvai pourtant à acheter. Il me fallut un an pour éculer la malle remplie de ces produits.

Un mois après mon arrivée, une grève éclata dans tous les bureaux de Guyane. Le receveur voulait supprimer le travail en brigade, les moyens départementaux en personnel étaient restreints. Personne n'était d'accord pour les nouveaux horaires. La grève dura 15 jours. C'est là, que je commençai à connaître mes collègues. Le guyanais est gai. Les manifestations se faisaient au son du tambour, en chantant. Ils demandaient à « Petit Papa » en l'occurrence, le receveur, de comprendre leur refus. Cela s'arrangea. A la reprise, l'atmosphère me sembla plus légère au bureau.

Les femmes m'épataient avec leurs chignons bien tirés, leurs robes tous les jours différentes, cousues de leurs mains, leurs lourds bijoux. La Guyane est un ancien eldorado

avec ses mines d'or, le travail se faisait dans une ambiance de rires roucoulés et de calme. Leur maxime était : si ça ne va pas aujourd'hui, on verra demain. Il fallait que je modère mon ardeur. L'encadrement était « métro » et changeait souvent. Nous étions deux à la caisse et en brigade. Une aide à midi, préparait les liasses et les rouleaux de monnaie. La caisse était une grande pièce sans fenêtres, avec la « clim » toute la journée qui ronronnait. La médecine du travail était passée, avait demandé une ouverture. Est-elle faite à présent ?

J'avais un contrat de 2 ans, je suis restée 8 ans ½ à Cayenne RP. Le travail devint de plus en plus important avec l'apparition des prêts à poster. Le stock était lourd à gérer. Nous avions deux salles de stockage. Les contrôles demandaient beaucoup de temps. Lors des départs de fusée à Kourou, le bureau demandait beaucoup de timbres pour les « premiers jours ». Le Guyanais moyen ignore les comptes en banque, il vit avec du numéraire. Les jours de lettres-chèques des allocations, du RMI, il y avait foule et il fallait veiller à avoir suffisamment de fonds. Des esclandres éclataient souvent au guichet pour des vétilles, il y eut donc continuellement des vigiles. Des vigiles, à Cayenne, à Kourou, il y en a devant tous les grands et petits magasins. Les villas sont « barreaudées », il n'y a que les quartiers défavorisés qui ont des ouvertures sans fenêtres avec un simple volet. L'insécurité y est latente mais pourtant je n'ai jamais eu peur sauf à la tombée de la nuit, en ville. Après 1993, il y eut la nouvelle comptabilité, elle découlait du fait que La Poste devenait établissement public autonome. Il fallait dégager des bénéficiaires.

L'unique conseiller financier se vit adjoindre deux nouveaux collègues. Il fallait vendre. Il y eut création de deux postes de conseiller courrier.

On installa deux distributeurs de billets très éloignés de la caisse et cinq automates « affranchissement paquets, lettres, carnets, distributeur monnaie, billets. J'essayai, par un compte rendu d'activité, de faire comprendre au nouveau receveur, un Guyanais, poète à ses heures, que le travail devenait trop lourd. Il fallait courir à l'autre bout du bâtiment, lorsque les appareils avaient une panne ou pour les charger et les décharger. Tout ce temps perdu à aller et venir ne nous arrangeait pas pour accomplir les autres tâches et nous étions seules, la plupart du temps, une le matin, une l'après-midi.

On nous octroya deux heures de renfort, le matin. Toujours sur la brèche, veillant à ce que tout soit fait en temps voulu, il m'arrivait souvent de ne pas souffler, dans une matinée, les 20 minutes de pause, je ne les prenais pas.

Et nous fûmes classés 2.1 à la caisse. Caissier 2.1. C'est une aberration vu la responsabilité et le travail que nous fournissons.

J'étais 2.2 en tant que contrôleur, il était normal que j'assume plus disait ma collègue, et, j'assumais. J'emmenais du travail de philatélie à faire chez nous. J'essayais d'insuffler le goût de la « phil » à mes collègues. Rien à faire. Tous ces monuments, ces figures célèbres ne leur disaient rien ; eux, disaient-ils, étaient les descendants d'esclaves, sans figures emblématiques. Ils trouvaient ces timbres futiles. Alors, bien qu'accablée de travail urgent quand un philatéliste (nous étions point philatélique) se présentait, j'essayais de lui faire connaître et lui vendre, les nouveaux produits philatéliques arrivés. La coupe du monde de football 1998 demanda beaucoup de travail, tant de produits nouveaux à enregistrer, à comptabiliser et ... à vendre. Je me prenais au jeu, j'aimais les timbres et leurs dérivés. Nous avions une remise dérisoire pour la « phil » et partagée en deux ou trois. Ce n'est vraiment pas l'appât du gain qui me poussait : je voulais remplir mon rôle.

La responsabilité des commandes de TP, télécartes, PAP, matériel d'automates m'incombait. Je vivais à 100 à l'heure et trouvait les vacances trop courtes pour tout faire. La caisse était une véritable ruche où l'on ne chômait pas. Le meilleur moment, c'était le soir, lorsque les guichets étaient partis et qu'enfin le calme s'installait. Je soufflais un peu et préparais mon travail du lendemain dans la sérénité. Je rangeais ma caisse. Rien ne traînait, tout était rangé, houssé. La caisse juste, les bureaux servis à temps, les commandes envoyées

à la bonne date, un philatéliste en plus, tout me faisait plaisir. L'apathie latente, le manque de conviction, me révoltait. Mes collègues me disaient quel dynamisme, comment fais-tu ? Elle ne me voyait pas le soir, chez nous, affalée dans mon hamac.

Mon mari était pleinement heureux, il vivait en short toute l'année et faisait partie d'un club cycliste guyanais. Il connaissait plus de monde que moi. La vie était très chère. Les 40 % supplémentaires sur le salaire servaient à payer le loyer, cher pour un deux pièces cuisine oui mais avec trois cocotiers devant la porte !

Et puis, la Guyane est un pays attachant. Ce soleil toute l'année, cette mer toujours chaude, ces forêts toujours vertes, ces fleurs éternelles, c'était magique. Le temps était suspendu, pas de saisons pour rythmer nos vies. J'en oubliais les moustiques qui m'aimaient particulièrement, le ronronnement du ventilateur m'était devenu familier et les aboiements des chiens nous protégeaient des voleurs. Nous pûmes voir le camp des forçats à Saint Laurent du Maroni, dormir en carbet dans la forêt, guetter les singes atèles dans les arbres, sillonner les fleuves en pirogues à moteur, marchander chez les Saramacas des objets en bois d'amourette sculptés de leurs mains, manger la soupe de crevettes chez les Hmong, ces laotiens réfugiés sur cette terre, en pleine forêt, manger le colombo avec des collègues au son du tambour, assister au décollage des fusées à Kourou, participer au carnaval qui dure un mois et demi. Carnaval, ces jours de liesse où mes collègues ne parlaient que de galettes, bals, costumes. Cette fête si populaire où pauvres et riches dansent et chantent nous faisant oublier la saison des pluies et... le spleen qui nous submergeait certains jours. A Noël, à l'anniversaire des enfants et petits enfants.

Quand je pouvais, j'allais aider les petits haïtiens dans leurs devoirs, le soir. Ils vivaient dans des bidonvilles, ne sentaient pas bon, les pauvres, mais étaient malicieux et certains, d'une intelligence vive. Je fis connaissance avec la littérature créole. Je voulus en savoir plus sur la Guyane, ses origines. C'était passionnant. La négritude glorifiée par Césaire, je la découvrais, tous les jours dans mes rapports avec les guyanais. Sous ce climat équatorial, ils étaient beaux, en harmonie avec la nature et ses couleurs. Mais les vrais habitants de ce pays sont les indiens.

Un lundi soir, le receveur me prévint qu'il m'emmenait, le lendemain, en hélicoptère payer les allocations aux indiens, à 350 km de Cayenne, en pleine forêt, à Camopi.

Un village indien que l'on ne pouvait pénétrer qu'avec l'autorisation de la Préfecture. Les indiens étaient très sensibles aux microbes que nous véhiculons. L'agence postale ravitaillée par la gendarmerie, tenue jusque là par une femme de gendarme, était fermée.

Ils nous attendaient, en Kalimbé rouge, ce chiffon autour des reins, ils nous entouraient sans un mot. Les cheveux très noirs, le torse imberbe, la peau cuivrée, pieds nus, une odeur spéciale de fumée les suivait.

J'étais émue, ces amérindiens, premiers habitants de ce pays, avec leurs coutumes ancestrales, tenant en main une lettre chèque, c'était surréaliste. Le chef, pour montrer sa supériorité, portait une sacoche en cuir en bandoulière et un peigne dans les cheveux. Les femmes, seins nus, des marmots dans les bras, se tenaient à distance. Les enfants, petits singes, nous observaient, grimpés dans les arbres.

Une institutrice blanche vivait parmi eux, dans une case sur pilotis, entourée de bananiers, d'avocataires, de papayers, de fruits à pain. Elle n'avait qu'à tendre la main pour se servir. C'était Jane de Tarzan. Elle ne voyait pas souvent la civilisation pendant son année scolaire. La distribution terminée nous sûmes que sur l'autre rive du fleuve Oyapock, attendaient les vautours, dans leurs cabanes : les Brésiliens. Ils vendaient le rhum qui remplaçait le cachiri traditionnel. J'ai bu dans un « Coui » ce cachiri. Le breuvage est tiré de la fermentation du manioc. Autrefois, les femmes mâchaient le manioc et le crachaient dans un récipient pour hâter la fermentation. Je ne bus qu'une gorgée de cet affreux breuvage, il

fallait bien leur faire plaisir. Le rhum est souvent bien plus mauvais pour eux et les rend méchants. C'est ainsi que la civilisation détruit les ethnies.

Cette journée restera mon meilleur souvenir de Guyane. Survoler cette forêt amazonienne, poumon du monde, où le rose, le jaune des arbres se mêlaient à tout ce vert, les méandres de ses fleuves majestueux et surtout, surtout avoir côtoyer les indiens.

Etre à 7 000 km de son pays resserre les liens entre compatriotes. Nous avons trouvé, autour de nous, une chaleur humaine comme nulle part ailleurs, même les différences de classes sont aplanies. Nous avons comme des vrais aventuriers qui partaient dans les mines d'or en pleine forêt, de petits entrepreneurs qui partaient dans les petits villages isolés poser des pylônes, ouvrir des routes sous ce soleil de plomb.

Je n'ai jamais été carriériste. J'ai connu des collègues qui ne vivaient leur vie de travail qu'à travers les indices à atteindre. Lors de la nouvelle classification certains ont changé d'échelons, atteint le 2-3 pour les services rendus dans le financier. J'en ai vu, charmants auparavant, attraper la grosse tête, devenir suffisants.

J'eus la chance, la dernière année, d'avoir comme interlocuteur direct un jeune inspecteur plein de zèle. Il comprenait nos problèmes, essayait de nous donner des aides. Il m'a réconciliée avec la nouvelle Poste. Il était toujours prêt à régler une situation difficile, essayait de motiver son personnel et faisait preuve d'un grand charisme. Il avait... la classe.

J'ai été un tâcheron, tellement dans mon travail, que je n'ai pas pensé en terme carrière. Je ne regrette rien, j'ai toujours dit que je plaignais les gens qui s'ennuyaient dans leur travail, j'en ai connu.

Je n'étais pas un agent hors pair mais j'en ai connu aussi. J'ai toujours pris mon travail avec sérieux. Dans ma vie professionnelle, j'ai planché, sué, couru, compté, recompté, tempêté, pleuré (parfois) mais ce que j'ai aimé ce que je faisais. C'est le secret de mon bonheur de cette époque.

Un soir de mai 1998, j'ai houssé l'ordinateur, la machine à compter les billets, la monnaie, les calculatrices comme d'habitude, j'ai vérifié les lumières : bien éteintes partout, les bureaux sans trace de papiers comme d'habitude, j'ai verrouillé la porte, brouillé le code comme d'habitude, saluer le planton comme d'habitude mais c'était la dernière fois.

J'ai descendu du TGV de ma vie active pour monter dans le tortillard de la vie de retraitée. 28 ans s'étaient écoulés depuis le jour où j'avais franchi le seuil du bureau de Neuves-Maisons pour porter les télégrammes.

Il n'y a plus de télégraphistes, le téléphone est partout, même dans la rue. L'homme a marché sur la lune, des satellites tournent autour de la terre, Internet nous fait converser au bout de la terre avec des inconnus, les ordinateurs sont dans les foyers. La technique est partout. Les états européens s'unissent, une nouvelle monnaie voit le jour. J'aurais aimé connaître cette transition. « La Poste qui bouge » est toujours là, faisant face à la concurrence qui s'avance, implacable.

Globalisation, mondialisation, elle aura besoin de beaucoup de technocrates pour avancer dans la vague. Il ne faudra pas qu'elle oublie les tâcherons, les sans-grade qui font de leur mieux ce qu'ils doivent faire, dans l'ombre.

C'est parce que je ne me sentais plus écoutée que je l'ai quittée alors que quelques années supplémentaires m'auraient donné une retraite plus confortable. Mes demandes réitérées de renfort, en haut lieu, ont dû être considérées comme un essoufflement de ma part.

L'âge n'est-ce pas ?

Je suis retournée en vacances, en Guyane, en 1999. Octobre. La caisse est pourvue d'une unité + ½ supplémentaires et... les distributeurs vont ou sont déplacés pour être installés près de la caisse !

Nous avons retrouvé notre coron, nos enfants, nos amis et... le climat lorrain. L'usine à présent n'a plus de hauts fourneaux, elle est électrique et n'emploie que 400



ouvriers. Dans le coron, les gens se font vieux et sont remplacés par des jeunes couples venant de la ville proche. Les petits commerces ont fermé, la petite ville s'est assoupie. A la nouvelle zone industrielle implantée sur les anciens jardins ouvriers, un supermarché draine la population. C'est là, qu'anciens mineurs et métallurgistes font leur « conarail » (leur lien de rencontre pour communiquer).

Les temps changent. Ma fille aînée a quitté La Poste pour un diplôme d'Etat d'infirmière. Ma fille cadette fait ce qu'elle peut et de son mieux à La Poste.

L'hiver dernier, j'ai chanté dans une chorale, lancé des baballes dans un club de gymnastique, servi aux restos du cœur. Cet été, j'ai vu l'Italie pour la première fois de ma vie, caressé les pierres de la vieille maison de mes grands-parents paternels que je n'ai pas connus.

Je me rends à la poste, quelquefois. Mes anciennes collègues me font la bise, me parlent de leurs soucis. Quand je retourne dans mon coron, à pas lents, je me dis : la Poste, c'était le bon temps...

